

La Quinzaine

littéraire

Du 1^{er} au 15 mars 2004

EN VITRINE

VALÉRIE MRÉJEN

EAU SAUVAGE

Allia éd., 92 p., 6,10 €

ARNAUD RYKNER

BLANCHE

Éditions du Rouergue, 83 p., 8 €

Eau sauvage est composé d'une seule voix, celle d'un père qui s'adresse à sa fille déjà grande bien qu'il lui arrive encore de l'appeler « mon petit ». Bribes de conversation des plus banales, laissées en suspens, qui mêlent en vrac conseils, reproches, soucis et sollicitations diverses, brefs récits de sorties ou de voyages. Ces amorces d'échanges sont autant d'hameçons maladroitement lancés par l'homme pour établir ou rétablir une communication défaillante. Le lecteur apprend que le père a 71 ans, qu'il a par ailleurs une autre fille et un fils. Ces instantanés de la vie courante montrent combien les gens d'une même famille, prétendument proches, se croisent sans guère se parler, vivent séparés plus qu'ensemble.

Il est difficile de savoir s'il en a toujours été ainsi ou si la distance présentée n'est qu'une résultante, pour ainsi dire ordinaire, de l'autonomie prise par les enfants. L'écriture de Valérie Mréjen se fait oublier dans une transcription fidèle du style parlé, sorte de transmission directe, sans médiation, de la conversation telle qu'elle se passe. Les propos les plus anodins (« c'est bon, cette herbe parfumée dans la salade. C'est quoi, du persil plat ? ») alternent avec les plus graves : « Mais dans quel monde vit-on ? Sommes-nous des étrangers ? On ne se parle pas. Vous pourriez raconter ce que vous avez fait, dire, au hasard, j'ai eu une bonne journée ou une mauvaise journée, j'ai travaillé. Au lieu de ça, chacun se tait et

s'occupe de ce qui l'intéresse. » Des messages laissés sur répondeur, qui s'essaient à être légers, pas trop pesants, des tentatives de réunir ses enfants un soir par semaine aux conseils plus insistants sur la façon de se vêtir quand on est une jeune fille, ou à la prudence préconisée quant au choix d'un petit ami reviennent de façon récurrente, tissent un fil rouge en regard d'anecdotes plus accessoires (perte de son portable, incident de santé, tuyaux du chauffage éclatés sous l'effet du gel, souci d'assurance ou de succession, considérations sur l'argent nécessaire pour vivre à Paris). Le père se montre actif, fait bonne figure mais c'est malgré tout l'isolement qui ressort de cette tranché de vie.

Une seule voix également dans *Blanche*, celle de la jeune narratrice, Catherine Crachat. Elle évoque ses aventures, ses cris la nuit quand elle est seule, sa décision de partir en Bretagne à l'heure où les vacanciers désertent la côte. Elle s'éprend du corps blanc d'un noyé repêché, lie connaissance avec la serveuse et l'hôtelier qui ferme pour la morte-saison, tient temporairement compagnie à un homme aussi perdu qu'elle-même. Attachement vécu sous forme de parenthèse avant le retour à la case départ, dans l'attente d'un enfant. Le récit dans ses péripéties a moins d'importance que le timbre dont ce soliloque est empreint. Des reprises se font écho de phrase en phrase. La narration avance par paliers successifs, comme la marée montante progresse dans un mouvement de flux et de reflux lancinant : « Mon nom m'est indifférent. Ce que je suis m'est indifférent. Ou peut-être ne l'est-il pas, mais faute de pouvoir dire ce que je suis je suis obligée de dire que ça m'est indifférent. Tout ce que je peux dire c'est que je suis une femme. Que c'est ce qu'on attend et ce qu'on dit de moi. On dit même C'est une belle femme. C'est cela qu'on dit de moi. Que je sois belle m'indiffère autant que mon nom. Je suis une femme et je m'efforce de le rester. » |

ANNE THÉBAUD